

NOTICE BIOGRAPHIQUE
SUR LE MARÉCHAL DAVOUST (1).

DAVOUST (Louis-Nicolas), prince d'Eckmühl, duc d'Auerstadt, maréchal de l'empire, naquit en 1770, de parents nobles, à Annoux, village de la Bourgogne. Il fut élevé à l'école militaire de Brienne, d'où il sortit, à 15 ans, sous-lieutenant au régiment de Royal-Champagne, cavalerie.

Lorsqu'éclata la révolution, il adopta, comme tant d'autres jeunes gens, les idées d'indépendance et de gloire qui fermentaient alors en France. Elu par ses compatriotes (1790) commandant du 3^e bataillon de l'Yonne, il se rendit à l'armée dite du nord, commandée par Dumourier. Ce général ayant cherché à entraîner avec lui dans sa défection l'armée française, Davoust, non seulement resta incorruptible, mais il fit tous ses efforts pour arrêter la désertion, et par ses discours pleins de fermeté, il parvint à retenir ses soldats sous le drapeau de la France,

Chef de brigade, en 1793, Davoust servit à l'armée de la Moselle et ensuite à celle du Rhin, sous Moreau. Avec 4,000 hommes, il battit la garnison de Luxembourg forte de 15,000, brûla les magasins de cette place et détruisit un moulin, la dernière espérance des assiégés. Il se signala, le 28 avril 1797, au passage du Rhin, et ensuite aux divers combats qui en résultèrent. Après la paix de Campo-Formio, (17 octobre) Davoust passa à l'armée que le directoire rassemblait alors à Toulon pour l'expédition d'Egypte. Il assista sous l'illustre Desaix à la bataille des Pyramides. Depuis, Davoust eut chaque jour à combattre les Mamelouks et il obtint sur eux de grands avantages; à Siout, il sauva la flottille qui portait les approvisionnements de l'armée. Attaqué sous les murs de Saïanhout par le vaillant et infatigable Mourad-Bey, il le battit et dispersa son armée. Il le défit de nouveau à Bémady et s'empara du trésor de ses troupes. Enfin, il combattit, le 25 juillet 1799, à la mémorable bataille d'Aboukir. C'est là, au milieu de ces manœuvres savantes et jusqu'alors inconnues qu'exécutait Napoléon, que Davoust comprit toute la portée du génie de ce guerrier extraordinaire. Frappé d'étonnement et d'admiration, il résolut dès lors de s'attacher à lui, et de marcher sur ses traces à la gloire et à la fortune. Après le traité d'El-Arich (mars 1800) Davoust quitta l'Egypte avec Desaix, et rentra en France après

(1) Insérée au VII^e volume de l'encyclopédie des gens du monde.

avoir été un instant prisonnier des anglais. Ses services justement appréciés lui valurent le commandement de la cavalerie de l'armée d'Italie. Le 25 décembre, à la tête de quelques régiments de dragons, il força le passage du Mincio opiniâtement défendu par les Autrichiens. L'Adige, l'Alpone, la Brenta furent franchies par lui avec la même audace et le même bonheur.

Lorsque Napoléon devenu Empereur, rétablit la dignité de maréchal, Davoust en fut investi à la promotion de 1804. En 1805, il eut le commandement du 3^e corps de l'armée destinée à débarquer en Angleterre. Mais l'Autriche et la Russie ayant attiré sur elles l'orage qui menaçait la Grande-Bretagne, le camp de Boulogne fut levé et Napoléon entraîna au delà du Rhin sa redoutable armée. L'Allemagne se trouva tout-à-coup envahie.

Le 20 octobre, Davoust assista à la prise d'Ulm que rendit le général Mack avec 30 mille soldats, seize généraux, 60 pièces de canons, 3000 chevaux et 40 drapeaux.

Le 4 novembre, tandis que Murat et Lannes battaient les Russes à Amstetten, le maréchal Davoust s'emparait de Steyer dans la basse Autriche, et quelques jours après culbutait au combat de Marienzell le corps du général Meerveldt. Enfin le 2 décembre l'armée française eut à combattre l'armée combinée des Russes et des Autrichiens à Austerlitz. Posté à Raygern le maréchal Davoust fut chargé de contenir l'aile gauche des ennemis; il s'acquitta de cette tâche difficile avec un courage qui ne contribua pas peu à la victoire.

La paix de Presbourg (26 décembre) vint arrêter les progrès de la grande armée, et chacun de ses chefs put espérer alors de jouir en repos des honneurs qu'il avaient acquis par tant d'exploits. Mais en 1806, la Prusse, qui, depuis la malheureuse issue de la première coalition, s'était tenue à l'écart, recommença la guerre, envahit la Saxe et menaça la Hollande. Napoléon, dès le 8 octobre, se trouva en mesure d'arrêter les projets de son nouvel ennemi. L'armée prussienne, forcée de se replier devant Soult, Murat, Bernadotte, Lannes et Davoust, alla se concentrer à Iéna. Le 13, les français l'y trouvèrent en position, forte de 150,000 hommes et protégée par une nombreuse artillerie. De la gauche de l'armée française, Davoust se porta contre le flanc droit des Prussiens à Naumbourg. Le centre des français, sur le plateau d'Iéna, se prépare à se déployer en éventail, contre un front de six lieues occupé par les Prussiens pendant que Soult, à la droite cherche à tourner l'ennemi par un mouvement pareil à celui de Davoust. Le 14 s'accomplissent les vastes combinaisons stratégiques de Napoléon. Le maréchal Soult réussit dans son projet, et, en même temps, Davoust, avec 26,000 hommes seulement, en attaqua impétueusement à Auerstædt 50,000 que le duc de Brunswick et le roi de Prusse y avaient placés en réserve.

armée attaqua Hambourg, le 9 mai ; cette ville capitula le 30 du même mois et Davoust y établit son quartier général. Mais bientôt il se vit attaqué par une armée de Suédois, de Prussiens et de Russes. Avec une poignée de braves, il fit reculer les assiégeants toutes les fois qu'ils osèrent l'attaquer, et sut réduire au silence les habitants de la ville, ennemis des Français. Au mois d'août, le maréchal fit une tentative pour se réunir à la grande armée qui réparait par d'étonnantes victoires les désastres de la campagne de Moscou : mais il échoua. Forcé de rentrer dans Hambourg il résista avec autant de courage que d'habileté aux incessantes attaques des généraux alliés. Dans la position difficile où il se trouvait, obligé chaque jour de combattre une armée au dehors et de maintenir au-dedans une population hostile, il usa souvent de rigueur envers les habitants et souvent même il agit avec eux en tyran ; mais on doit dire que cette conduite était une nécessité de sa position, et peut-être le seul moyen de conserver une place dans laquelle il voulait se maintenir à tout prix. Au reste, pour sa justification nous renvoyons le lecteur aux mémoires que Davoust a publiés en 1815, sur cette époque de sa carrière militaire.

Déjà la France était envahie par 1,400,000 hommes : Napoléon vaincu, trahi, avait abdiqué ; Louis XVIII allait remonter sur le trône de ses pères et Davoust bravait encore les attaques des Russes. On vint un jour lui annoncer l'avènement du roi et le sommer au nom de ce prince de rendre la ville de Hambourg, il se contenta de répondre que jamais Napoléon ne lui avait envoyé d'ordres par l'entremise d'officiers russes. Le général Gérard s'étant enfin présenté à lui, muni d'ordres directs du roi, il rendit Hambourg le 31 mai 1814.

De retour en France, il alla se reposer dans sa terre de Chavigny-sur-Orge. Il y était, lorsqu'éclata la révolution de 1815 ; quoiqu'il n'eût pris aucune part aux événements qui avaient replacé Napoléon sur le trône, il accepta de lui le ministère de la guerre. Il s'y détermina par la crainte d'une nouvelle invasion et par l'espoir d'être encore utile à sa patrie. Au fond, il n'approuvait pas le retour de Napoléon : trop de questions étaient remises en doute. Son opinion à cet égard se laisse assez apercevoir dans ces premiers mots de sa proclamation à l'armée : « soldats ! vous avez voulu votre empereur, songez à le défendre... »

Néanmoins, il déploya dans la réorganisation de l'armée dispersée ou dénaturée par Dupont ministre de la guerre en 1814, une habileté qui justifia pleinement le choix qu'avait fait de lui Napoléon. Mais après qu'il eut recréé l'armée, Napoléon aurait dû appeler son ministre sur les champs de bataille ; il eut retrouvé en lui, dans cette rapide et terrible péripétie qui termina le drame des cent-jours, le soldat incorruptible qu'il fallait alors et le lieutenant expérimenté qui tant de fois s'était associé à ses dangers et à ses victoires.

Le 24 juin 1815, après les malheurs de Waterloo, Davoust rendit compte des événements postérieurs à cette fatale bataille. Il chercha à

dissimuler les pertes de l'armée et demanda qu'on déclarât traître à la patrie tout militaire ou garde national déserteur de son drapeau. Il démontra qu'en complétant l'état de défense de Paris et en ralliant les soldats sous ses murs, on pourrait, au moins en cas de négociations, obtenir et faire exécuter des conditions supportables. Quand il parlait ainsi Davoust pensait que toute chance d'expulser l'étranger n'était pas perdue; mais ces mesures pour rassembler autour de lui les débris de l'armée furent diversement interprétées. On alla même jusqu'à l'accuser de ne faire arriver en poste des troupes à Paris que pour maîtriser l'assemblée des représentants. Il repoussa énergiquement cette imputation que démentait toute sa vie. « Tant que j'aurai un commandement, dit-il alors à la tribune, jamais un français n'aura à craindre de moi une trahison. »

On écoutait Davoust avec défaveur à la chambre des pairs, néanmoins, le commandement en chef de l'armée lui fut unanimement conféré. Dans cette position solennelle et critique, fit-il, comme général, tout ce qu'il pouvait, ou ne put-il exécuter tout ce qu'il aurait voulu faire? c'est sur quoi il est difficile de prononcer.

Le 30 juin, l'armée était concentrée sous Paris et dans une attitude formidable. L'amour de la patrie, le désir de la vengeance électrisait les soldats. Le combat terrible livré aux Prussiens à Versailles par Excelmans avait donné la juste mesure de ce qu'on devait attendre de l'armée. Mais que faisaient alors les hommes qui présidaient aux destinées de la France?... Pour obéir à une influence à laquelle il ne pouvait peut-être pas se soustraire, Davoust demanda un armistice à Wellington et à Blücher, mais, en même temps il leur annonçait qu'en cas de refus de leur part, l'armée française sous ses ordres était prête à retourner au combat avec une entière confiance dans sa force et avec le sentiment profond de la justice de sa cause. On admira la noblesse de ce langage, mais pour qu'il eût tout le poids nécessaire, il aurait fallu qu'une volonté unanime de la nation l'appuyât; dans les circonstances données, le Maréchal crut devoir prêter l'oreille aux négociations ouvertes; mais il s'abstint de les diriger. Il paraît avoir opiné pour le rappel des Bourbons, à l'exclusion de Napoléon et de sa dynastie, dont on l'accuse de n'avoir pas assez respecté le malheur. Mais Davoust regardait alors Napoléon comme le seul obstacle à la paix avec l'étranger. En effet, il céda sans résistance aux efforts qui tendaient à séparer la cause de l'empereur de celle de l'état; et assurément, dans cette grande catastrophe ses démarches, et son langage ont quelquefois été empreints de rigueur et d'ingratitude envers l'ex-empereur (voir les mémoires sur les cent jours, t. VII. p. 358). Davoust signa la capitulation de St-Cloud (3 Juillet). Sans chercher à savoir s'il n'obéit alors qu'à une nécessité impérieuse, il faut le louer d'avoir stipulé en face des alliés, que personne ne serait recherché ni inculpé à l'avenir, pour ses opinions ni pour sa conduite politique. On ne doit pas non plus le consi-

dérer comme déserteur de la cause de la patrie, lui qui, convaincu qu'une seconde restauration était pour la France le moindre des maux dont elle était menacée, offrait de placer les Bourbons à l'ombre du drapeau tricolore et de les protéger de ses bayonnettes contre leurs dangereux amis.

Aux termes de la capitulation de St-Cloud, l'armée fit sa retraite derrière la Loire : presque aussitôt, les Bourbons crurent devoir sacrifier aux terreurs des étrangers ce dernier rempart de la France, et Macdonald, envoyé par Louis XVIII, se chargea de disperser par un licenciement les restes vénérables de ces phalanges qui pendant vingt ans avaient dominé le monde.

Le prince d'Eckmühl, avant de remettre au maréchal Macdonald le commandement de cette noble et malheureuse armée dont le calme égalait l'héroïsme, écrivit au Ministre de la guerre Gouvion-St.-Cyr pour lui demander qu'on substituât sur la liste de proscriptions du 24 juillet, son nom à ceux de Gilly, Excelmans, Drouot, Clausel, Delaborde, Allix, Lamarque, Dejean et Marbot, attendu que ces officiers n'avaient agi que d'après des ordres émanés de lui comme Ministre de la guerre.

« Puissé-je, disait-il dans sa lettre, attirer sur moi seul tout l'effet de cette proscription ! c'est une faveur que je réclame dans l'intérêt du roi et de la patrie. Je vous somme Monsieur le maréchal, sous votre responsabilité aux yeux du roi et de la France, de placer ma lettre sous les yeux de sa majesté. » C'est ainsi que le prince d'Eckmühl terminait sa vie politique et couronnait sa carrière militaire en appelant sur ses malheureux compagnons d'armes l'indulgence du nouveau gouvernement.

Dans le procès de Ney, Davoust interpellé soutint avec une noble assurance que le maréchal prince de la Moscowa avait été, comme tous les autres soldats de l'armée française, compris dans la garantie qui lui avait été donnée à lui Ministre de la guerre, par les alliés, lors de la capitulation qu'il avait signée avec leurs généraux.

Le prince d'Eckmühl, retiré d'abord à Chavigny, revint à Paris en 1816. On a publié qu'il avait cherché à se raccommoder avec la cour : il y reparut en 1818 et fut nommé pair de France en 1819 ; mais il est certain que son portrait exilé en 1815 de la salle des maréchaux aux tuileries n'y fut jamais remplacé, ce portrait est aux invalides.

Davoust oubliant des hommes qui ne l'avaient point apprécié, se renferma dans l'intérieur de sa famille. C'est là qu'il passa les restes d'une glorieuse vie qu'il avait consacrée au service de la France. Il mourut le 4 juin 1823.

Davoust avait épousé la sœur du général Leclerc. Son fils aîné lui a succédé dans la pairie, mais sans avoir encore atteint l'âge requis pour siéger à la chambre. Le jeune prince d'Eckmühl est entré dans la carrière à laquelle son père a dû toute son illustration.

Jules DE LATENA,
chef d'escadron de cavalerie.